

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ADMINISTRATION

— 27 —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Statutement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MEASURE AGATE

Ligne insertion - - 10 centes

Autre " " " " " "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

LE NUMERO

UN CENTIME

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 19 MARS 1887

No 26

LES PERROQUETS.

—As-tu déjeuné Jaco?...

Le voilà! c'est lui, le perroquet cendré d'Afrique, le plus disert et le plus familier, le plus intelligent, le plus sagace, le plus malin, le plus gai, le plus amusant de tous les perroquets. Ce n'est pas un bredouilleur inconscient comme les cacatoès et les aras. Le perroquet d'Afrique que le savant Menault appelle "une intelligence inconnue," est un personnage d'étonnante réflexion et de rare esprit. Témoin ce perroquet de Henry VIII qui, tombé dans la Tamise, appelle les bateliers du rivage à son secours.

Menault cite encore le fameux perroquet que le cardinal Bossa acheta cent écus d'or, parce qu'il récitait sans broncher le Symbole des apôtres, et chantait correctement le "Magnificat."

Scaliger a vu un perroquet qui imitait la danse des Savoyards en répétant leur chanson, et Jacques Brunot a rencontré dans la boutique d'un charbonnier un perroquet d'Afrique qui dansait la bourrée en s'accompagnant d'exclamations familières aux enfants du Mont-d'Or: "Une pitit dansa! une pitit sauta! you! you!"

Les perroquets comprennent-ils ce qu'ils disent? Il n'y a guère à en douter si l'on s'en rapporte aux étonnantes observations d'Hanike, de Gourcy-Dautremont, de Kleimyrn, d'Henri Gras, du colonel O'Kelly et de bien d'autres faits bizarres et mystérieux, si curieusement racontés dans ses "Animaux perfectibles" par M. Victor Meunier.

C'est ainsi que l'auteur de la "Vie des animaux," Brehm, rapporte le cas singulier d'un perroquet des Indes orientales. Il parlait hollandais. Amené en Europe, il apprit l'allemand et le français. Quand un mot allemand lui manquait, il le remplaçait par le mot hollandais correspondant. Il demandait à boire, à manger, à jouer, à dormir, à sortir de sa cage.

Sa maîtresse, qu'il affectionnait vivement, étant morte, il devint triste, refusa de manger. "Où est donc madame?" demanda-t-il tout à coup, ravivant le chagrin de la famille stupéfaite.

Un vieux major, familier de la maison, prit le perroquet en amitié, et s'avisait de lui apprendre des tours d'adresse: Monte sur le perchoir, Jaco, sur le perchoir!" ordonnait-il. Aussitôt poussant un éclat de rire goguenard: "Major, sur le perchoir, allons, major!"

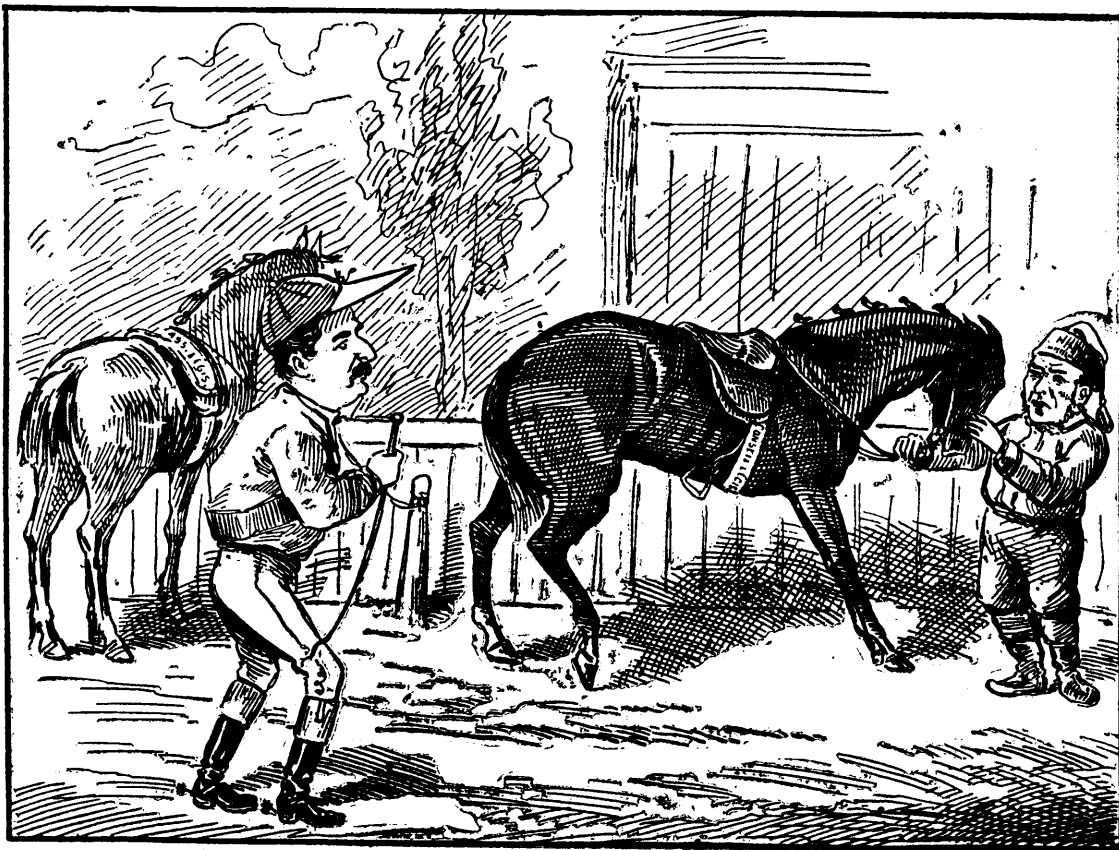
Le très grave voyageur de La Barre raconte qu'il trouva sur le navire qui le ramenait du Sénégal en France un perroquet qui, non seulement récitait des fables de Lafontaine, mais en outre répondait à un grand nombre de questions.

Le perroquet dont parle de La Barre se nommait "Chrysostome" et remplissait à bord les fonctions d'aumônier.

Chaque soir, d'un pas lent et grave, il gravissait son perchoir comme un prêtre monte en chaire et, d'une voix dolente, contrite, il récitait la prière aux matelots agenouillés autour du perchoir de Chrysostome.

Après la prière, venait le rosaire et les litanies que le perroquet-aumônier récitait avec une onction saisissante.

C'est à peine si, de temps à autre, il fermait dévotement ses gros yeux ronds comme pour chercher le verset quotidien et balançait



UN CHEVAL VICIEUX

Ladébauche. — Monsieur Mercier, il faut absolument que vous grimpez dessus. Il est un peu rétif; faites bien attention. Il pourra vous jouer quelque mauvais tour.

sa grosse tête comme si le mot sacré s'arrêtait dans son gosier.

Mais, il faut bien le dire, la prière terminée dans un religieux silence était invariablement suivie de deux ou trois jurons formidables empruntés au langage habituel des matelots.

Jamais Chrysostome ne put renoncer à cette péroraison indigne de Bossuet et de Massillon, mais très excusable chez un perroquet, même d'Afrique.

Jaco avait été surnommé par l'équipage de l'appellation flatteuse de "Monsieur l'aumônier." Il se donnait lui-même de "l'aumônier" grand comme le bec avec une singulière intonation de fierté sacerdotale dans sa voix bénissante:

—Monsieur l'aumônier aime le rôl! As-tu déjeuné, monsieur l'aumônier? Oui, oui, oui! Qui a mangé du bon biscuit? C'est monsieur l'aumônier. Amen.

Le véritable aumônier était mort de la goutte dans la traversée et Jaco, qu'il avait élevé dans les louanges du Seigneur, répétait ce qu'il avait entendu dire à son maître.

Deux heures sous Paris.

Paris, 24 février.

Deux cents membres environ de la Société des amis des monuments parisiens viennent de faire, sous la direction de M. Charles Garnier, leur président, une curieuse promenade dans les catacombes de Paris.

Il s'agissait de visiter les catacombes, non pas en faisant une descente dans l'ossuaire seulement, comme cela se pratique d'ordinaire, mais en pénétrant par l'entrée de la

cour du Val-de-Grâce pour traverser les carrières, c'est à dire un espace de deux kilomètres de souterrains, passant au-dessous des rues des Bourguignons, Saint-Jacques, Tombe-Isaïe, Hallé.

Vers la fin du règne de Louis XV, des éboulements s'étant produits au-dessous des rues que nous venons de nommer des travaux de soutènement ont été entrepris immédiatement et continués jusqu'en 1806.

C'est à travers ce dédale que les deux cents excursionnistes d'un nouveau genre se sont promenés à la file: la plupart des hommes avaient retourné leur pardessus; quelques dames n'avaient pas craint d'en faire autant, à cause de l'exiguïté des passages enduits de terre glaise et de salpêtre.

—C'est l'enterrement du carnaval, fit remarquer M. Ch. Garnier.

—Nous sommes réunis dans la cour du Val de Grâce, raconte un des visiteurs. On arme chacun de nous d'une bougie. Une porte toute vermoulue et très pittoresque s'ouvre. Cela fait toujours plaisir d'aller dans un endroit inexploré. On descend, on descend. Il est trois heures.

—Où sommes-nous?

—A vingt mètres sous terre.

Tout la partie de Paris sise entre cet endroit et Montrouge est sillonnée de carrières qui se croisent comme les lignes d'un damier. Il est donc très facile de s'y perdre. Aussi, l'ingénieur en chef des mines a-t-il pris, avant la descente, les noms de tout le monde. On fera l'appel à la sortie. On nous donne l'ordre de marcher à la queue-leu-leu. Tout le long de la route sont des rabatteurs qui empêcheront d'entrer dans les chemins latéraux.

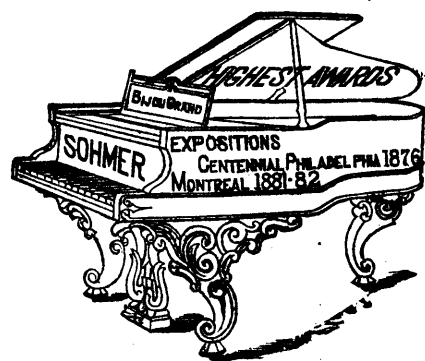
Le plafond semble être d'un seul morceau de pierre. L'air est peu respirable, et il fait très chaud. En certaines rares parties seulement, les galeries sont humides. C'est très accidenté. Ici, on ne peut passer qu'un à un. Là, on se trouve dans une vaste galerie. Tout le monde est très gai. On chante. On pousse des cris d'animaux. Charles Garnier agrmente la marche de ses lazzis. Il fait semblant d'avoir peur, il croit avoir vu un serpent glisser derrière des colonnes.

Parfois la file se coupe. La tête est forcée d'attendre les autres. On s'appelle. Il y a là tous les grands noms des lettres et des sciences.

Il ne faut pas moins d'une heure et demie pour arriver à l'ossuaire. "Respect aux morts," lit-on au-dessus de la porte. Nous ne croyons pas bien respectueuses ces promenades entre des crânes dont quelques-uns ont d'ailleurs l'air très réjoui, et des inscriptions démodées dont quelques-unes sont archi-fausces. Les hommes se montrent une phrase déplacée qu'un visiteur d'autrefois a écrite au crayon sur une colonne. Une dame veut lire aussi. Elle rougit et s'éloigne en disant: "Je suis trop myope pour voir."

Enfin on sort. Il est cinq heures. On fait l'appel. Personne n'est perdu, pas même Charles Garnier que M. Eiffel n'eût pourtant pas pleuré.

En police correctionnelle: —Eh bien! prévenu, vous n'avez rien à ajouter pour votre défense! —Mon président, il ne me restait plus que cent sous; je les ai donnés à mon avocat.



SOHMER

Adoptés aux conservatoires de New-York, Boston, Philadelphie, New York College of Music, Fifth Avenue Theatre, Couvent de Villa Maria, Montréal, Couvent du Sacré Cœur à Mahatanville, Couvent de Villa de Sales, Long Island, et dans toutes les principales Institutions d'Amérique. Le Couvent de Maria qui a 8 pianos Sohmer depuis plus de six ans dit que ces pianos sont parfaits sous tous les rapports et ne peuvent pas être surpassés.

— SEULS AGENTS —

LAVIGNE et LAJOIE

1657, RUE NOTRE-DAME, Montréal.

LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de 50 cents par année, invariablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents huit cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 19 MARS 1887



LE PETIT BAPTISTE A QUEBEC.

Ladébauche et son petit Baptiste sont arrivés à Québec. Ils visitent les édifices du parlement quelques minutes avant l'arrivée du lieutenant-gouverneur.

Baptiste.—Poupa, regarde-moi donc cet homme-là comme il est drôlement habillé. Il a des culottes d'enfant et un habit à queue de morue. Pourquoi a-t-il un grand sabre au côté ?

Ladébauche.—Mon garçon, ce monsieur est le sergent d'armes. C'est lui qui maintient l'ordre dans la chambre. Si un membre se fâchait contre un autre et lui donnait des coups, c'est le sergent d'armes qui arrêterait le tapage et ferait un prisonnier du coupable.

Baptiste.—Est-ce qu'il va tirer son sabre tout à l'heure. J'ai hâte de voir s'il est bien reluisant ?

Ladébauche.—Le sabre du sergent d'armes n'est qu'un ornement. Il ne doit jamais le tirer, ni s'en servir contre qui que ce soit ; ça lui est strictement défendu, de crainte qu'il arrive quelque accident.

Baptiste.—Entrons donc dans cette belle chambre au fond du corridor. Quel est le monsieur qui est là ?

Ladébauche.—C'est l'honorable M. Marchand, l'orateur de la Chambre d'Assemblée. C'est le membre qui coûte le plus cher d'entretien. Il fait au moins \$1,600 par session, habillé, chauffé, lavé, éclairé et fourni de pièces et de babiche. C'est un chanceux.

Baptiste.—Regarde donc son chapeau, il est pointu et il se ferme comme un accordéon ?

Ladébauche.—Ce chapeau fait partie du costume de l'orateur.

Baptiste.—Je pense que c'est un chapeau de seconde main, regarde donc comme il a les bords graissoux ?

Ladébauche.—Ce chapeau n'est pas neuf, mon fils, il a été porté déjà par le juge Wurtelle, par Taillon, Beaubien et Turcotte.

Baptiste.—Ils ont donc tous la tête pareille, ces messieurs-là, pour que le même chapeau leur fasse à tous ?

Ladébauche.—Le chapeau de l'orateur a été importé des vieux pays. Le gouvernement a décidé qu'un chapeau numéro six et sept huitièmes coifferait n'importe quel orateur canayen. Si le chapeau est trop large, on y fourre des libèches de journaux dans la bande. Lorsqu'un orateur a brossé son chien pendant toute la nuit, et lorsque la tête lui a enflé, son chapeau se trouve à lui faire du moment qu'il enlève le papier de la bande.

Baptiste.—En v'là t'y un gros tisonnier. Il est tout doré. Pourquoi l'orateur a-t-il ça

dans sa chambre. Est-ce pour fourgailler le poêle ?

Ladébauche.—Ce que tu appelles un tisonnier est la masse qui précède toujours l'orateur lorsqu'il entre dans la chambre. C'est le sergent d'armes qui la porte. Pendant la séance, la masse est déposée sur la table du greffier.

Baptiste.—La masse, c'est y pour masser quelqu'un ?

Ladébauche.—Non, mon garçon, la masse ne masse jamais personne. Ça représente la couronne d'Angleterre. La masse est toujours vénérée. Si quelqu'un l'enlevait de la table du greffier, la chambre ne pourrait plus siéger. Elle doit toujours être entretenue proprement et bien frottée. Lorsqu'on ne s'en sert pas, on la met à l'abri des mouches et de l'humidité, soit dans une caisse, soit dans la jambe d'un vieux pantalon. L'orateur ne doit pas s'en servir pour enfoncer des brochettes, ni pour tuer des mouches, parce que c'est un outil très-difficile à manier.

Baptiste.—L'orateur porte une espèce de robe d'avocat. Est-ce qu'il est habillé comme ça pendant toute la session ?

Ladébauche.—Non, mon fils, il ne la porte que lorsque la chambre est en session. C'est une robe de prix. Ça serait de valeur de tacher ça avec des gouttes de soupe, de sauce de rosbif ou de la graisse de rôti, c'est pour ça que l'orateur ne porte pas sa robe lorsqu'il se met à table. Il ne se couche pas avec parce que ça la friperait et il ne la met pas lorsqu'il va à un fricot, les gens pile-raient dessus et y feraient des accrocs.

Baptiste.—Qu'est ce que ça veut dire ? il paraît qu'il y a un remue-ménage du diable de ce côté.

Ladébauche.—Dépêchons-nous, nous allons voir ça, c'est le lieutenant-gouverneur qui arrive pour ouvrir les chambres. Vite, on va traverser la foule afin d'avoir une bonne place pour entendre le discours du Trône... Enfin, nous y sommes. Tiens, voici les membres qui entrent dans le conseil. Ecoute, le gouverneur parle.

Baptiste.—Pourquoi qu'on appelle ça le discours du Trône ?

Ladébauche.—Parce que le "speech" se prononce du haut du trône. Le trône, c'est ce beau fauteuil doré.

Baptiste.—Ce trône-là est-il neuf ?

Ladébauche.—Non, mon fils, c'est un trône de seconde main. C'est un vieux trône qui nous a été envoyé des vieux pays.

Baptiste.—C'est pas ben drôle le discours du trône. Y a-t-il des endroits dans ce discours qui font rire ?

Ladébauche.—Certainement, c'est là où le gouvernement parle de faire des économies. C'est comique, mais on ne doit pas rire devant le gouverneur.

Baptiste.—Ça prend-y ben du temps au gouverneur pour écrire un discours du trône ?

Ladébauche.—Le gouverneur n'écrit jamais le discours du trône. Il ne fait que le réciter.

Baptiste.—Qui est-ce qui a composé ce discours ?

Ladébauche.—C'est monsieur Mercier. Le premier ministre, dans le discours du trône, donne une idée au public de toutes les réformes qu'il se propose d'exécuter. Il y promet toujours plus de beurre que de pain.

Baptiste.—M. Mercier écrira-t-il aussi le discours du trône, l'année prochaine ?

Ladébauche.—Oui, il l'écrira pour la dernière fois.

Baptiste.—Pourquoi ça ?

Ladébauche.—Parce que les conservateurs ont décidé que les Rouges et les castors paqueraient ensemble pendant une année. Rien ne punira plus un parti politique que de passer douze mois sous la férule du Grand Vicaire.

Baptiste.—Le Grand Vicaire est donc bien fort, poupa, pour que le gouvernement ne marche pas sans lui ?

Ladébauche.—Sans lui, les Rouges ne seraient jamais au pouvoir à Québec. Le Grand Vicaire le sait et il en profite pour dicter toutes ses volontés à Mercier. Si Mercier

kickait, les castors le feraient dégringoler de suite.

Baptiste.—Comme ça, Mercier est bon là pour une année ?

Ladébauche.—Qui, comme manière. Un accident peut arriver, on ne peut pas tout prévoir, et la cambuse se ferait démolir. Retournons à notre auberge. La semaine prochaine, je t'amènerai au parlement et tu assisteras aux débats. C'est là où tu riras à ton aise.

UN NOUVEAU CRIME

Le VIOLON vient de terminer la lecture du rapport annuel du chef de police Paradis pour l'année 1886.

A la page 25 du dit rapport il est dit dans la statistique des crimes que trois personnes ont été arrêtées au cours de l'an dernier pour " Refus d'entrer dans les auberges."

Les grands journaux comiques de Montréal ayant négligé de donner à leurs lecteurs un compte-rendu des procès de ces prisonniers, le VIOLON croit intéresser le public en lui fournissant les détails d'une de ces causes qui a été entendue en cour du recorder.

Le 24 juin dernier le nommé Oscar de Centmaisons a été arrêté par le constable Pincefort sous la prévention d'avoir commis le crime ci-haut mentionné. Le 25 il parut devant la cour et plaïda non-coupable.

L'accusation disait que le dit Oscar de Centmaisons avait malicieusement et de propos délibéré refusé d'entrer dans une auberge lorsqu'il en était requis contre la forme du statut fait et pourvu en pareil cas.

Le premier témoin à charge appelé Jean Filewski dit que pendant la journée du 24 juin il rencontra le prévenu sur la rue Notre-Dame, près de la place Jacques-Cartier. Il le salua et, après une conversation banale qui dura quelques minutes, il l'invita à entrer dans le chateau de Ramezay pour y prendre un verre de quelque chose. Le prisonnier refusa carrément malgré les instances les plus pressantes de la part du témoin. Comme le prisonnier allait s'éloigner le témoin le saisit à la boutonnière et voulut l'entraîner de force dans l'auberge. Le témoin appela la police et le constable Pincefort opéra l'arrestation du prévenu.

Transquestionné par l'avocat du prisonnier le témoin déclara que ce dernier ne donna aucune raison plausible pour motiver son refus.

Le prisonnier paraissait alors en bonne santé et jouissant de la plénitude de ses facultés mentales.

Le constable Pincefort en donnant son témoignage dit que le prisonnier refusa en sa présence d'entrer dans l'auberge au grand scandale des passants.

Le recorder passa la preuve en revue et s'adressant au prisonnier :

La cour, dit-il, en présence de ces faits ne peut arriver à d'autre conclusion que celle de votre condamnation. Le crime dont vous vous êtes rendu coupable est de nature à troubler la bonne harmonie entre les citoyens et à ruiner une classe de personnes qui versent annuellement des sommes considérables dans les coffres de l'Etat.

Je n'ai rien vu dans la preuve qui put atténuer votre crime.

Un témoin a juré positivement qu'il s'était déjà écoulé plus d'une heure depuis votre dernier repas et que par conséquent vous étiez parfaitement idoine pour prendre le coup qui vous était offert. Des personnes respectables qui s'intéressent à votre sort sont venues me parler en votre faveur. Elles ont dit que vous étiez un honnête homme, père de famille et que vous vous n'aviez jamais eu de démêlés avec la justice. Pour cette raison je mitigerai votre sentence en vous appliquant le minimum de la pénalité, mais souvenez-vous, prisonnier, que si jamais vous reparaissez devant cette cour pour le même crime, je vous infligerai la plus forte punition que me permet la loi.

Aujourd'hui vous aurez à payer une amende de \$5 ou à passer un mois dans l'Hôtel Payette.

Retirez-vous. Le suivant.

L'OMELETTE DE COURBET.

Le capitaine W. M. Wiley vient de publier dans le *Free Press* de Détroit, une aventure assez comique dont l'amiral Courbet a été le héros. Il prétend tenir ses informations d'un ami de l'illustre marin.

Il y a quelques années, Courbet n'était qu'un simple lieutenant de frégate.

Il avait reçu l'ordre d'explorer une partie de la côte occidentale de l'Afrique, près de Dahomey. Dans cette expédition, il était accompagné par une douzaine de marins.

Pendant plusieurs jours Courbet et ses hommes voyagèrent dans un désert où le règne animal n'était représenté que par des singes, des écureuils et du petit gibier, qui refusaient de se laisser pincer.

Epuisée par les fatigues et la famine, la petite caravane trouva un bon soir une hutte ombragée par une moisson luxuriante.

Dans cette hutte étaient trois négresses occupées des détails de leur toilette primitive. Les Français se concilièrent les bonnes grâces des naturelles en leur donnant des colliers et autres objets en verroterie. Le stratagème réussit si bien que quelques minutes après, les négresses leur présentèrent une dizaine d'œufs frais.

On cassa les œufs dans une poêle qu'on plaça sur le feu.

—Maintenant, dit Courbet, qu'allons nous mettre dedans. Il n'y a ici ni beurre, ni graisse, ni fromage ?

Un des matelots qui avait exploré la cabane, trouva une botte de champignons pendue à la muraille.

—C'est une véritable aubaine, fit le marin ; en cinq minutes, mon lieutenant, vous allez manger une omelette aux champignons des plus succulentes.

En un clin d'œil, les champignons furent cueillis et livrés au cuisinier improvisé qui les coupa par tranches et les maria aux œufs de la poêle.

Les négresses, en voyant qu'on avait enlevé ces dernières provisions, jetèrent des cris de détresse et se mirent à genoux devant les marins, les priant de leur rendre leurs champignons.

Ces prières furent vaines. La cuisson faite, le contenu de la poêle passa dans les estomacs des marins affamés.

Après ce festin les Français allaient prendre congé de leurs noires hôteses lorsqu'ils virent arriver cinq moricauds en état de pure nature. Ils s'élançèrent vers leur hutte en poussant des cris d'énergumènes. C'était le maître de céans accompagné de ses quatre fils.

Les femmes éclatèrent de nouveaux en imprécations et en sanglots. Elles indiquèrent aux nouveaux venus l'endroit d'où les champignons avaient été enlevés. Les sauvages comprirent immédiatement ce qui était arrivé. Ils brandirent leurs massues et s'avancèrent contre Courbet et ses amis.

Courbet ne perdit pas de temps. Il sortit son revolver et ses marins firent de même. Les nègres voyant qu'ils allaient être écrasés par leur nombre changèrent de tactique.

Le patriarche noir s'avança paisiblement vers les marins en marmotant quelques paroles en mauvais anglais.

Ce qu'il dit fut une révélation horrible.

Courbet était parmi une tribu de cannibales et ce qu'il avait cru être des champignons était tout simplement des cervelles humaines que la ménagère du chef faisait sécher au soleil afin de les conserver pour quelque fête de famille.

Courbet confessa plus tard que jamais il n'avait mangé une omelette aussi délicieuse.

Savez-vous pourquoi le courant des flâneurs intelligents suit toujours la grande rue St. Laurent ? C'est parce que c'est sur cette rue qu'ils trouvent le célèbre restaurant du Tonneau Rouge de MM. Jos. Gauthier & Cie. Dans les docks de Londres et dans les plus beaux hôtels de Paris on ne sert pas de meilleures liqueurs que celles que l'on trouve dans cet établissement. Le Tonneau Rouge est au No. 88 rue St. Laurent.



Coups d'Archet

Les petits cagots entretiennent la pitié.
Pensée du G. V. Trudel.

S'il y a des gens qui éternuent aujourd'hui, ce n'est pas sans rhume ni raison.

Constantinople est sans doute une ville de forme ronde, puisqu'en parlant d'elle autrefois on disait : *Stamboul*.

Certains gens prétendent que, sans argent, on ne peut rien faire.
C'est une erreur.
Sans argent, on fait... des dettes.

—Si je l'aime ! oh ! oui, je l'aime éperdument.

—Alors, épouse-la.
—Non, vois-tu ; je sens que c'est trop fort pour que cela dure.

La police a arrêté, lundi soir, dans une maison de la rue Craig, quatre jeunes gens qui appartenaient à la confrérie établie à Montréal sous le patronage d'un certain aubergiste de la rue St. Laurent. La police de Montréal est décidée de mettre une fin aux opérations néfastes de ces messieurs.

Une parente de Calino voyageait avec son fils. Ils étaient dans un wagon de seconde classe.

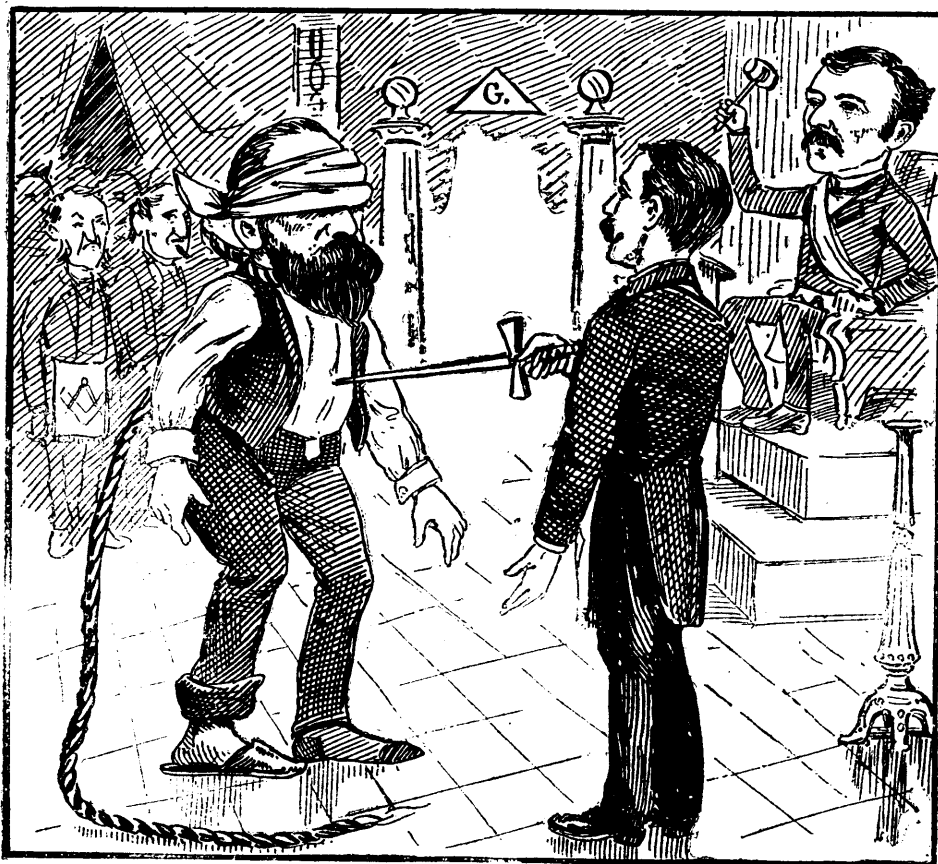
L'enfant jouait avec les deux billets.
—Gustave, dit la mère, mets donc les billets dans ta poche ; les personnes qui sont avec nous n'ont pas besoin de savoir si nous voyageons en seconde classe.

Dialogue de tribunal :
Le président —Savez-vous lire ?
Le prévenu.—Non, monsieur ; je n'ai été qu'une fois à l'école dans ma vie. C'était le soir, il faisait sombre, il n'y avait pas de lumière, et le maître d'école, qui était malade, ne vint pas.

Nous avons reçu hier la visite de deux de nos confrères, MM. Jehin Prume et Oscar Martel. Ils nous ont fait l'honneur de nous demander notre concours pour le grand concert que Prume doit donner au Queen's Hall, le 28 courant. Nous souhaitons à ce populaire artiste le succès qu'il mérite et nous espérons que ses meilleurs straccato seront donnés sur la quatrième corde—c'est celle qui rend le son le plus doux et le plus utile—(utile dulci).

Une dame faisant partie de la famille Calino, racontait une histoire devant sa fille. Elle cherchait vainement à se rappeler le nom du héros...
S'adressant alors à sa fille, elle lui dit :
—Voyons, aide-moi donc, tu sais parfaitement de qui je veux parler ?
—Mais non, ma mère, je ne sais pas ce que tu veux dire.
—Mais si, tu le connais très-bien ; c'est ce monsieur qui nous a tant fait rire et qui dansait si bien, quand j'ai épousé ton père.

Un riche marchand de bois dans le haut de l'Ottawa avait donné \$5 à un bûcheron de Hull à condition qu'il les dépenserait en un repas avec sa famille.
Le bûcheron, la bûcheronne et leurs enfants firent une de ces ripailles pantagruéliques qui consistent principalement en ragouts, porc-frais, boudin, saucisse et autres pièces de résistance.
Il y a quelques jours, un des fils qui n'avait pas oublié cette bombance anormale, disait à son père :
—Quand donc reviendra cette fête, poupa ?
—Quelle fête, mon garçon ?
—Eh ! tu sais bien, cette fête *ousque* nous avons tous... fait nettoyer nos lits, le lendemain !...



LE DERNIER USAGE DE LA CORDE DE RIEL

Dans quelques années, si les liens d'amitié entre MM. Beaugrand et le G. V. Trudel se resserrent d'avantage, ce dernier consentira à se faire initier à la franc-maçonnerie. Pendant la cérémonie il aura au col la corde de son frère Riel.

—Mon mari a été arrêté la nuit dernière, dit une femme au sergent du poste central, vers cinq heures du matin.

—Oui, madame, je vois son nom sur la liste.

—C'est pour s'être soulé, n'est-ce pas ?

—Oui, madame.

—Eh bien, je suis venue vous demander comment je dois m'y prendre pour le faire sortir. Combien faudra-t-il que je fasse venir de témoins pour jurer qu'il était parfaitement sobre ?

Les enfants d'aujourd'hui sont vraiment d'une précocité effrayante.

Deux jeunes fillettes causaient à voix basse dans un salon. Elles semblaient s'intéresser très-fort à ce qu'elles disaient. Tout à coup, l'une des deux fait un mouvement, interrompt son amie et lui dit :

—Oh ! mon Dieu ! pourvu que la dame qui est là, à côté du canapé, ne nous ait pas entendues.

—Bête, répondit l'autre, quand même elle nous aurait entendues, cela ne fait rien, elle peut entendre ces choses-là sans danger... elle est mariée.

Un monsieur possède une verrue sur le nez. Cette verrue le fait loucher et ses amis l'exhortent sans cesse à se la laisser enlever par les nouveaux procédés chirurgicaux, qui extirpent les loupes sans douleur.

Au fond, notre homme est très-peureux ; il invente mille raisons pour éloigner l'opération. Enfin, à bout de faux-fuyants, il a trouvé une réponse à ses bourreaux intimes ; il répond sentimentalement avec des larmes dans la voix :

—M'en séparer, jamais !
—Et pourquoi ?
—Elle me vient de ma mère.

Nous avons reçu la carte-postale suivante :
St. Etienne des Grès, 12 mars 1887.

Monsieur,
Pouvez-vous m'expliquer ce que veut dire carotte du G. V. ?

Votre serviteur,
UN ABONNÉ.

Certainement, monsieur, c'est une plante de la famille des ombellifères, très affectonnée par le G. V., à cause de sa couleur rouge. Prise au figuré, la carotte est un emprunt effectué d'un ami à l'aide de pieux mensonges. Les carottes les plus faciles à tirer pour le G. V. sont dans les jardins des presbytères.

Le dictionnaire dit : Vivre de carottes, c'est vivre mesquinement, parce que cette plante se vend toujours à bon marché.

On estime que la carotte exige, pour se former, une quantité de fumier au moins égale à la moitié de son poids en feuille et en racine. C'est encore une des raisons pour laquelle le G. V. aime cette plante.

Encore un malheureux qui vient de terminer ses jours par le suicide en se logeant une

balle de revolver dans la cervelle. C'est un fabricant de lunettes de la rue St. Valier à Québec. A l'enquête du coroner on a trouvé dans les vêtements du défunt un papier avec les mots suivants : " La vie m'est à charge, parce que je ne puis trouver du travail à Montréal. Là, j'aurais la consolation de fumer des cigares de 10 cents pour 5 cents."

Le défunt a raison, chez le vrai Brazeau on achète El Toro, le cigare éléphant valant 20 cts pour 10 cts, les Crème de la Crème 5cts, El Padre de Davis 5 cts, Noisy Boys 3 cts, le C.P.R. Union pour 3 cts, Progress 3 cts et le reste en proportion. C'est au No. 47 rue St. Laurent.

L'AFFAIRE D'YAMASKA.

M. Sauvaille de la *Patrie* est un journaliste à simples semelles et de naïf entendement, de plus un abstracteur de quintessence vigoureux de faiblesse. Il se garde toujours de donner à ses lecteurs la cause absconse, lorsqu'il attaque un confrère.

Lorsqu'il a accusé M. H. Berthelot d'avoir ficelé les bulletins du candidat libéral d'Yamaska et d'avoir négligé de les mettre sous enveloppe, il a eu soin de passer sous silence le fait que la boîte du scrutin No. 17 n'avait pas d'enveloppes assez grandes pour contenir 80 bulletins.

Il y a un proverbe qui dit : " à l'impossible nul n'est tenu," et s'il y a une contestation judiciaire de l'élection de M. Vannasse, notre rédacteur sortira blanc de l'affaire.

L'intelligence des animaux.

Les journaux hollandais rapportent le fait suivant :

Un chien épagneul se trouvait dans une ferme située aux bords de la Meuse, où il avait pour compagnon un jeune chat dont son maître avait donné ordre de se défaire.

Ayant vu un domestique nouer une pierre au coup du chat et l'emporter pour aller le jeter à l'eau, le fidèle animal s'élança sur ses traces et se précipita résolument au secours du pauvre félin, qu'il sauva et rapporta tout joyeux à la maison.

Le maître ordonna une nouvelle noyade, même manège de la part du chien ; mais cette fois il traversa l'eau et alla déposer son précieux fardeau de l'autre côté de la rivière, comprenant que le chat ne serait plus en sûreté à la ferme.

VARIETES.

Un paresseux et inculte personnage répondait à quelqu'un qui l'exhortait à faire usage de la brosse à dents :

—Il ne faut pas se laver les dents, ça les déchausse.

—A ce compte-là, repartit son interlocuteur, il ne faudrait pas non plus se laver les pieds, ça les déchausse bien davantage.

MENDIANT NOIR ET CHANT DU CYGNE.

" La Bibliothèque française " a publié dans son troisième volume *Le Mendiant Noir*, un des plus célèbres romans de Paul Féval.

De plus, dans le même numéro, on trouve une nouvelle de Georges Ohnet, l'écrivain à la mode, intitulée *Le Chant du Cygne*, qui est un chef-d'œuvre.

Le prix du volume est de 15 cents et se trouve en vente dans tous les dépôts de journaux. L'abonnement est de \$1.50 par an. S'adresser à la Société des Publications françaises, 32 rue St. Gabriel, à Montréal.

Si Dieu supprimait pour nous tout le temps que nous voudrions supprimer, peut-être la durée de la vie la plus longue se réduirait-elle à quelques heures.

La Bibliothèque à Cinq Cents voit chaque jour son succès s'affermir. D'où lui vient cette faveur particulière du public ? Il suffit de parcourir au hasard un des numéros hebdomadaires de cette intéressante publication, et l'on se rendra immédiatement compte du choix éclairé, de l'attention scrupuleuse qui président à sa composition.

Les sujets les plus variés dans le Roman, la Littérature, l'Histoire, les Voyages, les Scènes du Désert ou de la Vie Indienne, y sont tour à tour développés avec l'attrait puissant des poignantes émotions que font naître les grands spectacles de la nature, et l'analyse des sentiments les plus tendres et les plus délicats du cœur humain.

A ces divers titres, *La Bibliothèque à Cinq Cents* a sa place marquée d'avance à tous les foyers, où elle fera les délices du vieillard aussi bien que celles de la jeune fille.

Prix d'abonnement : un an, \$2.50 ; six mois, \$1.25. S'adresser à Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Dans un bureau de tabac :
La marchande fait sonner sur le comptoir une pièce de cinq francs, qu'un citoyen vient de lui donner.

Le citoyen, avec dignité :
—Ah ! je n'aime pas qu'on épluche mon argent !

—Dame ! monsieur, la pièce peut être fausse.
—C'est bien pour ça !

Dans la création, il y a dix choses plus fortes les unes que les autres : les montagnes ; le fer qui les aplanit ; le feu qui fond le fer ; l'eau qui éteint le feu ; les nuages qui absorbent l'eau ; le vent qui chasse les nuages ; l'homme qui brave le vent ; l'ivresse qui étourdit l'homme ; le sommeil qui dissipe l'ivresse ; le chagrin qui détruit le sommeil. Mahomet, qui disait cela, n'a pas parlé de la mort qui tue le chagrin.

Le médecin, à un convalescent, qui mange un œuf à la coque :

—Vous semble-t-il bon ?
—Oui, mais j'aurais préféré qu'on le laissât un peu grandir.

—Comment grandir ?
—Enfin, qu'il eût deux ailes et deux cuisses !

—Eh bien ! où en est votre rhumatisme au bras droit ?

—Parti, cher docteur. Pendant une bonne heure, je me suis frotté énergiquement... le genou gauche, avec la mixture que vous m'aviez prescrite, et la douleur a disparu.

—Comment, le genou gauche ?

—Oui ; ce petit exercice a rendu à mon bras droit tout son élasticité !

Le docteur, à part :
—C'est bon à savoir !

Un concierge avisé :
Monsieur, il y a une carte postale pour vous.

Le locataire ainsi interpellé prend la carte et, examinant le timbre de départ :

—Mais il y a quatre jours qu'elle est arrivée cette carte-là !

—Je vais vous dire, monsieur. Comme elle n'était pas très lisible, j'ai dû la montrer à plusieurs locataires, pour savoir s'il n'y avait pas quelque chose contre monsieur.

Un touriste, au moment de quitter son hôtel, vérifie sa note :

—Le service est-il compris ? demande-t-il.

—Non, monsieur, c'est à la générosité du voyageur.

—Mais si je ne suis pas généreux

—Alors, monsieur, c'est deux francs par jour ; soit pour trois jours, six francs.

—Eh bien ! j'aime mieux être généreux, voilà trente sous !

FEUILLETON DU "VIOLON."

LA CONFESSION

Marguerite de Thérèlles allait mourir. Bien qu'elle n'eût que cinquante et six ans, elle en paraissait au moins soixante et quinze. Elle haletait, plus pâle que ses draps, secouée de frissons épouvantables, la figure convulsée, l'œil hagard, comme si une chose horrible lui eût apparu.

Sa sœur aînée, Suzanne, plus âgée de six ans, à genoux près du lit, sanglotait. Une petite table approchée de la couche de l'agonisante portait, sur une serviette, deux bougies allumées, car on attendait le prêtre qui devait donner l'extrême-onction et la communion dernière.

L'appartement avait cet aspect sinistre qu'ont les chambres des mourants, cet air d'adieu désespéré. Des fioles traînaient sur les meubles, des linges traînaient dans les coins, repoussés d'un coup de pied ou de balai. Les sièges en désordre semblaient eux-mêmes effarés, comme s'ils avaient couru dans tous les sens. La redoutable mort était là cachée, attendant.

L'histoire des deux sœurs était attendrissante. On la citait au loin; elle avait fait pleurer bien des yeux.

Suzanne, l'aînée, avait été aimée follement, jadis, d'un jeune homme qu'elle aimait aussi. Ils furent fiancés, et on n'attendait plus que le jour fixé pour le contrat, quand Henry de Sampierre était mort brusquement.

Le désespoir de la jeune fille fut affreux, et elle jura de ne se jamais marier. Elle tint parole. Elle prit des habits de veuve qu'elle ne quitta plus.

Alors sa sœur, sa sœur Marguerite, qui n'avait encore que douze ans, vint, un matin, se jeter dans les bras de l'aînée, et lui dit: "Grande sœur, je ne veux pas que tu pleures toute ta vie. Je ne te quitterai jamais, jamais, jamais! Moi, non plus, je ne me marierai pas. Je resterai près de toi, toujours, toujours, toujours".

Suzanne l'embrassa attendrie par ce dévouement d'enfant, et n'y crut pas.

Mais la petite aussi tint parole et, malgré les prières des parents, malgré les supplications de l'aînée, elle ne se maria jamais. Elle était jolie, fort jolie: elle refusa bien des jeunes gens qui semblaient l'aimer; elle ne quitta plus sa sœur.

Elles vécurent ensemble tous les jours de leur existence, sans se séparer une seule fois. Elles allèrent côte à côte, inséparablement unies. Mais Marguerite, sembla toujours triste, accablée, plus morne que l'aînée comme si peut-être son sublime sacrifice l'eût brisée. Elle vieillit plus vite, prit des cheveux blancs dès l'âge de trente deux ans et, souvent souffrante semblait atteinte d'un mal inconnu qui la rongea.

Maintenant elle allait mourir la première.

Elle ne parlait plus depuis vingt-quatre heures. Elle avait dit seulement, aux premières lueurs de l'aurore.

— Allez chercher monsieur le curé, voici l'instant.

Et elle était demeurée ensuite sur le dos, secouée de spasmes, les lèvres agitées comme si des paroles terribles lui fussent montées du cœur, sans pouvoir sortir, le regard affolé d'épouvante, effroyable à voir.

Sa sœur, déchirée par la douleur, pleurait éperdument, le front sur le bord du lit et répétait:

— Margot, ma pauvre Margot, ma petite!

Elle l'avait toujours appelée: "ma petite", de même que la cadette l'avait toujours appelée: "grande sœur".

On entendit des pas dans l'escalier. La porte s'ouvrit. Un enfant de chœur parut, suivi du vieux prêtre en surplis. Dès qu'elle l'aperçut, la mourante

balbutia deux ou trois paroles, et se mit à gratter ses ongles comme si elle eût voulu y faire un trou.

L'abbé Simon s'approcha, lui prit la main, la baisa sur le front et, d'une voix douce:

— Dieu vous pardonne, mon enfant: ayez du courage, voici le moment venu, parlez.

Alors, Marguerite, grelottant de la tête au pieds, secouant toute sa couche de ses mouvements, nerveux, balbutia:

— Assieds-toi, grande sœur, écoute.

Le prêtre se baissa vers Suzanne, toujours abattue au pied du lit, la releva, la mit dans un fauteuil et, prenant dans chaque main la main d'une des deux sœurs, il prononça:

— Seigneur, mon Dieu, envoyez-leur la force, jetez sur elles votre miséricorde.

Et Marguerite se mit à parler. Les mots lui sortaient de la gorge un à un rauques, scandés, comme exténués.

— Pardon, pardon, grande sœur, pardonne-moi! Oh! si tu savais comme j'ai eu peur de ce moment-là, toute ma vie!

Suzanne balbutia, dans ses larmes. — Quoi te pardonner, petite? Tu m'as tout donné, tout sacrifié; tu es un ange...

Mais Marguerite l'interrompit: — Tais-toi, tais-toi! Laisse-moi dire... ne m'arrête pas... C'est affreux... laisse-moi dire tout... jusqu'au bout, sans bouger... Ecoute... Tu te rappelles... tu te rappelles... Henry...

Suzanne tressaillit et regarda sa sœur. La cadette reprit: — Il faut que tu entendes tout pour comprendre. J'avais douze ans, seulement douze ans, tu te rappelles bien, n'est-ce pas? Et j'étais gâtée, je faisais tout ce que je voulais!... Tu te rappelles bien comme on me gâtait?...

Ecoute... La première fois qu'il est venu, il avait des bottes vernies; il est descendu de cheval devant le porron, et il s'est excusé sur son costume, mais il venait apporter une nouvelle à papa. Tu te rappelles, n'est-ce pas? Ne dis rien... écoute. Quand je l'ai vu j'ai été toute saisie, tant je l'ai trouvé beau, et je suis demeurée debout dans un coin du salon tout le temps qu'il a parlé. Les enfants sont singuliers... et terribles... Oh! oui... j'en ai rêvé!

"Il est revenu... plusieurs fois... je le regardais de tous mes yeux, de toute mon âme... j'étais grande pour mon âge... et bien plus rusée qu'on ne croyait. Il est revenu souvent... Je ne pensais qu'à lui. Je prononçais tout bas. — Henry... Henry de Sampierre. "Puis on a dit qu'il allait t'épouser. Ce fut un chagrin... oh! grande sœur... un chagrin... un chagrin! J'ai pleuré trois nuits, sans dormir. Il revenait tous les jours, l'après-midi, après son déjeuner... tu te rappelles, n'est-ce pas? Ne dis rien... écoute. Tu lui faisais des gâteaux qu'il aimait beaucoup... avec de la farine, du beurre et du lait... Oh! je sais bien comment... J'en ferais encore s'il le fallait. Il les avalait d'une seule bouchée, et puis il buvait un verre de vin... et puis il disait: "C'est délicieux." Tu te rappelles comme il disait ça?

"J'étais jalouse, jalouse!... Le moment de ton mariage approchait. Il n'y avait plus que quinze jours. Je devenais folle. Je me disais: Il n'épousera pas Suzanne, non, je ne veux pas!... C'est moi qu'il épousera, quand je serai grande. Jamais je n'en trouverai un que j'aime autant... Mais un soir, dix jours avant ton contrat, tu t'es promenée avec lui devant le château, au clair de lune... et là-bas... sous le sapin... sous le grand sapin... il t'a embrassée... embrassée... dans ses deux bras... si longtemps... Tu te le rappelles, n'est-ce pas? C'était probablement la première fois... oui... Tu étais si pâle en rentrant au salon!

"Je vous ai vus; j'étais là, dans le massif. J'ai eu une rage! Si j'avais pu, je vous aurais tués!

"Je me suis dit: Il n'épousera pas Suzanne, jamais! Il n'épousera personne. Je serais trop malheureuse... Et tout d'un coup je me suis mise à le haïr affreusement.

"Alors, sais-tu ce que j'ai fait?... écoute. J'avais vu le jardinier préparer des boulettes pour tuer des chiens errants. Il écrasait une bouteille avec une pierre et mettait le verre pilé dans une boulette de viande.

"J'ai pris chez maman une petite bouteille de pharmacien, je l'ai broyée avec un marteau, et j'ai caché le verre dans ma poche. C'était une poudre brillante... Le lendemain, comme tu venais de faire les petits gâteaux, je les ai fendus avec un couteau et j'ai mis le verre dedans... Il en a mangé trois... moi aussi, j'en ai mangé un... J'ai jeté les six autres dans l'étang... les deux cygnes sont morts trois jours après... Tu te le rappelles?... Oh! ne dis rien... écoute... Il est mort... tu sais bien... écoute... ce n'est rien cela. C'est après, plus tard... toujours... le plus terrible... écoute...

"Ma vie, toute ma vie... qu'elle torture! Je me suis dit: Je ne quitterai plus ma sœur. Et je lui dirai tout, au moment de mourir... Voilà. Et depuis j'ai toujours pensé à ce moment-là où je te dirais tout... Le voici venu... C'est terrible... Oh!... grande sœur!

"J'ai toujours pensé, matin et soir, le jour, la nuit: Il faudra que je lui dise cela, une fois... J'attendais... Quel supplice!... C'est fait... Ne dis rien... Maintenant, j'ai peur... j'ai peur... oh! j'ai peur! Si j'allais le revoir, tout à l'heure, quand je serai morte... Le revoir... y songes-tu?... La première... Je n'oserai pas... Il le faut... Je vais mourir... Je veux que tu me pardonnes. Je le veux... Je ne peux pas m'en aller sans cela devant lui. Oh! dites-lui de me pardonner, monsieur le curé, dites-lui... je vous en prie. Je ne peux mourir sans ça...

Elle se tut, et demeura haletante, grattant toujours le drap de ses ongles crispés...

Suzanne avait caché sa figure dans ses mains et ne bougeait plus. Elle pensait à lui qu'elle aurait pu aimer si longtemps! Quelle bonne vie ils auraient eue! Elle le revoyait, dans l'autrefois disparu, dans le vieux passé à jamais éteint, Morts chéris! comme ils vous déchirent le cœur! Oh! ce baiser, son seul baiser! Elle l'avait gardé dans l'âme. Et puis plus rien, plus rien dans toute son existence!...

Le prêtre tout à coup se dressa et, d'une voix forte, vibrante, il cria:

— Mademoiselle Suzanne, votre sœur va mourir!

Alors Suzanne, ouvrant ses mains, montra sa figure trempée de larmes, et, se précipitant sur sa sœur, elle la baisa de toute sa force en balbutiant:

— Je te pardonne, je te pardonne, petite...

FIN

Un Marseillais racontait: La ville de*** dans le département du... dans le... de la France, est si petite! que, quand on y fait une procession, on ferme les portes de la ville dans la crainte que les courants d'air éteignent les cierges de la procession!

FEUTRES NOUVEAUX

DERNIERS STYLES DE PARIS, LONDRES ET NEW-YORK.

VIENNENT D'ÊTRE REÇUS

CHEZ C. ROBERT

Le magasin populaire de chapellerie de Montréal.

PRIX DES PLUS MODÉRÉS

C. ROBERT

Coin des rues St-Laurent et Vitre.

Aux PATINEURS

GRANDE OUVERTURE DU

PALAIS DE LA PUISSANCE

957—RUE STE-CATHERINE—957

(Entre les rues St-Dominique et St-Constant.

SAMEDI, LE 4 COURANT

Musique par les Membres de la Musique de la Cité

ADMISSION, 10 CTS.

UNE INNOVATION



Bonne nouvelle pour les gourmes. Le père Cizol vient d'introduire dans son restaurant les véritables Chinois de la Mère Moreau, pruneaux, pêches, cerises à l'eau-de-vie, le Punch Cizol. Rien de mieux pour arroser ses pieds de cochon. jno P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

L'Imprimerie Générale

Exécute avec diligence toutes espèces de

COMMANDES TYPOGRAPHIQUES

IMPRESSIONS DE LUXE, IMPRESSIONS DE CHEMINS DE FER, IMPRESSIONS DE COMMERCE, ETC., ETC., ETC.

L'Imprimerie Générale

EST EN MESURE D'EXECUTER LES COMMANDES LES PLUS CONSIDERABLES SOUS LE PLUS BREF DELAI.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

CHARLES BELLEAU, GERANT

No 45, PLACE JACQUES-CARTIER.

N. B.—Les ordres peuvent être déposés au bureau de LA MINERVE, No 45, Place Jacques-Cartier, ou au bureau de LA PRESSE, No 1540 rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel-de-Ville.

J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, RUE SAINTE-THERÈSE

Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel MONTREAL,

Reliure commerciale et de goût exécuté avec soin et promptitude, et à prix très modérés.

